

EN AFRIQUE

LES BUVEURS DE SANG

Les Maissais—ce nom, comme on pense bien, ne se prononce pas à la française, mais avec toute la gutturale assonance des langues africaines—sont un peuple de montagnards qui circonscrivent la plaine de Kili-mandharo, enclavée dans la colonie allemande, encore si peu connue, de l'Afrique orientale.

Les nouveaux maîtres se montrent très satisfaits de ces Maissais, qui, suivant eux sont supérieurs, en intelligence, à tous les nègres du continent noir. Leur crâne n'offre pas la dépression habituelle à la race issue de Cham ; ils ont le nez moins aplati et les lèvres moins épaisses que leurs congénères de zones ardentes ; ils sont taillés en athlètes, supportent les plus grandes fatigues et montrent, à la guerre, une endurance et un courage hors ligne. Les Allemands eux-mêmes déclarent qu'ils ne viendront pas facilement à bout de ces peuplades indomptables, dont la vie se partage entre le brigandage et l'état pastoral, entre la sagaie et les pipeaux d'Aristée.

L'enfant est, en naissant, voué aux exercices violents. Sans vêtements, le corps enduit simplement d'un mélange de graisse et de terre glaise, il apprend, aussitôt qu'il peut marcher, le maniement des armes. Ses jeux sont des batailles, souvent sanglantes, et quand il touche à ses quatorze ans, le jeune Massai est propre pour le métier dans lequel se passera sa jeunesse.

Il orne alors sa tête d'un formidable échafaudage de plumes, prend en main l'épieu et le javalot, se couvre le bras du bouclier recouvert de peau de buffle et, quitte le kraal (le village) pour rejoindre ses futurs compagnons de fatigues et de rapines. Il s'attache à un campement établi par ceux de sa tribu, s'y construit une hutte et vit comme les autres. Le lait, le sang et la viande crue formeront exclusivement sa nourriture. Le lait, il le trouve à satiété dans les troupeaux auxquels il rend visite chaque jour, ou à peu près. Là aussi il se fournit de viande de boucherie, et surtout de ce sang bouillonnant, dont il est avide et qui lui donnera muscles et chair pétris à point.

Il a choisi son taureau, de concert avec quelques-

uns de ses compagnons, qui le lui rabattent en poussant de grands cris. Il s'élançe sur la croupe de la bête, lui plonge son arme au cou, et s'agrippant à ses cornes, boit, emporté dans une course vertigineuse, à sauvages gorgées, le sang qui jaillit de la blessure béante. Lorsqu'il est repu, il bouche cette plaie avec une poignée d'herbe et se laisse glisser à terre. C'est là sa manière de se désaltérer quand il a soif ; les autres en font autant ; c'est une dure existence que celle du taureau dans ce primitif pays.

A l'heure des repas, on l'immole, toujours suivant le même procédé, avec cette variante qu'en ce cas le

les habitations des blancs, si éloignées soient-elles de son campement...

Ce campement, d'ailleurs, varie, car ce sont des nomades que les jeunes Maissais, mais pendant un temps seulement. Lorsqu'il a vécu quelques années de cette vie sauvage, lorsqu'il a fait une prise qui assure son existence, le jeune guerrier est saisi de la nostalgie du foyer natal. Il dit adieu à ses compagnons, et, suivi d'un troupeau qu'il a rassemblé, par maraude, il reprend le chemin du pays, où il se mariera vivra en honnête rentier, fera cuire sa viande, qu'il accompagnera des légumes de son potager, et ne

se souviendra de son existence passée que pour en célébrer les fêtes et en regretter les charmes.

Les Allemands ont raison : ce sont des gens intelligents que les Maissais.

LÉON MALU.

LA POLITESSE

La politesse se traduit par des usages où le caprice et la mode ont leur part.

La Bruyère l'a admirablement définie :

"La politesse, dit-il, n'inspire pas toujours la bonté, l'équité, la complaisance, la gratitude ; elle en donne du moins les apparences et fait paraître l'homme en dehors comme il devrait être intérieurement.

"L'on peut définir l'esprit de politesse, l'on ne peut en fixer la pratique ; elle suit l'usage et les coutumes reçues ; elle est attachée aux temps, aux lieux, aux personnes, et ce n'est point la même dans les deux sexes, ni dans les différentes conditions ; l'esprit tout seul ne la fait pas deviner, il fait qu'on la suit par imitation et que l'on s'y perfectionne."

Dans une société comme la nôtre, toute aux affaires, le cérémonial d'autrefois se borne à quelques règles.

La véritable politesse dicte à chacun des attentions et des prévenances que nul

code du savoir-vivre n'est à même de formuler. On ne saurait prévoir tous les cas où peuvent naître des incertitudes sur le plus ou moins d'affabilité, de tenue ou de mesure qu'il faut témoigner.

Pour les résoudre, chacun n'a qu'à s'inspirer de deux règles :

1. Il vaut toujours mieux être trop poli que pas assez :

2. Dans les actes de la vie mondaine, un homme bien élevé doit unir une sorte d'empressément contenu à une aisance courtoise et discrète.

M. X...



Emporté dans une course vertigineuse, le Massai boit le sang qui jaillit de la blessure béante. —Page 149, col. 2